

La difficile professionnalisation des journalistes de sport.

Entretien avec Jacques Marchand¹

Le contexte de développement médiatique des spectacles sportifs les plus populaires (football, rugby, cyclisme, athlétisme, jeux olympiques,...) n'a probablement jamais autant produit d'indices du faible degré d'indépendance des journalistes de sport vis-à-vis de leur spécialité : emprise croissante des droits audiovisuels sur le spectacle, apparition systématique de consultants sportifs de renom dans les reportages, scandales sportifs plus souvent levés par des journalistes non issus du sérail, esquissent les traits les plus saillants d'une soumission progressive aux ordres économique et sportif. Ce constat, qui n'est pas limité au seul domaine sportif et s'applique à nombre d'autres univers sociaux couverts par la presse et les médias², ne rend pourtant guère justice aux conditions de genèse de la profession des journalistes de sport. A rebours d'une indépendance journalistique souvent sacralisée et perçue comme en perpétuelle déclin depuis la Libération, les faits propres à l'histoire sociale des journalistes sportifs viennent paradoxalement rappeler un lent processus de conquête de reconnaissance et d'autonomie professionnelle depuis l'Après-Guerre. Le témoignage ici restitué de Jacques Marchand revient sur l'histoire invisible de ce groupe professionnel particulier en quête de légitimation et de reconnaissance vis-à-vis de ses pairs et confrères journalistes en général³. Né à Paris en 1921, Jacques Marchand est en effet l'une des figures marquantes de cette histoire et a œuvré tout au long de sa carrière à la structuration et à l'organisation de la spécialité journalistique au travers de multiples registres, depuis l'exercice effectif du métier dans différents supports de presse, la formation des plus jeunes dans les écoles de journalisme, jusqu'à son engagement syndical affirmé.

C'est par l'intermédiaire d'un ami commun que l'initiative d'un entretien de longue durée a pu être négociée à la toute fin du mois de janvier 2011 au prétexte d'une recherche en cours sur les professions satellites de l'univers sportif telles que la médecine ou encore le journalisme du sport. Introduit comme sociologue du travail s'intéressant plus particulièrement à ces questions, les termes de l'entretien se sont fixés sur le recueil d'un témoignage à caractère historique d'un journaliste d'expérience ayant embrassé la profession sur l'ensemble d'une carrière et ayant des prises de position spécifiques à y faire valoir. Celles-ci bénéficiant déjà d'une large (même si relative) exposition publique avec près de 13 ouvrages crédités à son compte (cf. annexe 2, bibliographie de l'auteur), la démarche ne consistait pas tant à faire répéter ces analyses par l'auteur, qu'à les resituer dans leur contexte historique ainsi qu'à les réinscrire dans l'épaisseur d'une trajectoire sociale personnelle, plutôt méconnue quant à elle. Nous avons pour cela convenu de passer la journée entière au domicile même de Jacques Marchand avec une première séance de travail avant le déjeuner axée sur les évolutions de la profession, puis une seconde l'après-midi plus orientée vers les éléments de trajectoire personnelle du journaliste. Celui-ci étant régulièrement sollicité pour des entretiens, étant de surcroît

¹ Tous mes remerciements s'adressent à Roger Pureur, à l'origine de cette initiative sans qui cet entretien n'aurait jamais eu lieu en suscitant l'intérêt et le concours de l'Union Nationale des Clubs Universitaires. Je remercie également Isabelle Coulon qui a assuré avec efficacité la transcription intégrale des échanges enregistrés.

² Sur la question des rapports de dépendances multiples qu'entretiennent les journalistes à leurs sources, on pourra notamment se reporter aux travaux coordonnés par Ivan Chupin et Jérémie Nollet : **Chupin, I., Nollet, J.** (eds.) (2006), *Journalisme et dépendances*, L'Harmattan, Paris. Sur les contraintes qui pèsent plus spécifiquement aujourd'hui sur le champ journalistique : **Champagne, P.** (2000), 'Le journalisme à l'économie', *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131-132, 3-7.

³ Lire **Boussard, V., Demazière, D., Milburn, P.** (eds.) (2010), *L'injonction au professionnalisme. Analyses d'une dynamique plurielle*, Presses Universitaires de Rennes, Paris. Les auteurs soulignent combien la reconnaissance d'un groupe social comme groupe professionnel constitue à la fois un enjeu interne pour les membres du groupe, et injonction externe pour plus de professionnalisme comme gage de qualité.

un professionnel de la parole, la phase d'adaptation à la situation d'enregistrement s'est avérée presque inutile. C'est du coup le plan inverse qui s'est déroulé avec une entrée de plain-pied dans son histoire biographique et il est probable que les résistances à l'objectivation de son histoire intime, manifestée pour la circonstance sous la forme d'une réticence à parler de soi au nom de la pudeur (« *ma carrière, ce n'est pas l'essentiel* »), ont pu être partiellement vaincues par la caution apportée par notre ami commun venu faire le lien entre nous tous.

L'hypothèse selon laquelle l'analyse d'un cas singulier peut apprendre sur l'histoire de son groupe social et professionnel de référence paraissait d'autant mieux crédible que Jacques Marchand a traversé les différentes institutions journalistiques en y occupant des fonctions officielles dont les plus connues sont celles résumées dans les quatrièmes de couvertures des ouvrages successifs qu'il a publiés, notamment comme président et membre fondateur de l'Union Syndicale des Journalistes de Sport Français, de l'Association mutuelle des journalistes de sport (AJS), président du Centre de formation et perfectionnement des journalistes (CFPJ, école de la rue du Louvre), président de la commission de formation de l'Association internationale de la presse sportive (AIPS)... Si questionner Jacques Marchand, équivaut alors à faire parler les institutions qu'il a été amené à représenter, la réciproque n'est pas moins vraie sous l'hypothèse de chercher à comprendre ce que la trajectoire sociale de l'auteur doit en propre aux institutions qui l'ont fait journaliste selon des opportunités, des possibles qui méritent d'être contextualisés. Ceci afin d'éviter toute analyse surplombante des faits qui rendrait totalement indépendante la vie des idées portées par Jacques Marchand de la vie des institutions dans lesquelles ces idées prennent cours.

Le grand intérêt que voue le journaliste à la chose sportive dans son ensemble et plus particulièrement aux spectacles sportifs populaires telles que la boxe, le cyclisme et les jeux olympiques, fait écho au bain culturel de son enfance qui assiste à la montée en puissance d'une civilisation du loisir⁴ dans le contexte historique des mouvements sociaux du Front Populaire d'abord, de la Libération ensuite. Jacques Marchand rappelle combien l'ont marqué les fréquents commentaires sportifs entre son père et son grand-père, et se dit durablement impressionné, comme tant d'autres de sa génération, par les départs du Tour de France qui prennent part devant le portail de l'école communale (« *Nous sommes à ce moment-là en 1930 et pendant deux ou trois ans, de la grille de la mairie, j'assiste au départ du Tour de France de la grande époque* »). Par ailleurs il est socialisé à la vie collective par le contact permanent avec l'équipe de football dans laquelle joue son père (« *j'ai eu la chance d'être adopté dans l'équipe de football de mon père* ») et qui tiendra auprès du fils un rôle d'accueil clandestin important pendant la guerre. Issu de la petite bourgeoisie parisienne en ascension (son grand-père adoptif est électricien, sa grand-mère paternelle infirmière, son père est dentiste, sa mère est femme au foyer), mais élevé selon ses propres mots comme « *un gosse de la rue* », cette expérience est aussi l'occasion d'entrer en contact avec des individus venant d'horizons sociaux très différents et de s'ouvrir à une relative mixité sociale que le sport semble parvenir, au moins dans les discours, à entretenir (« *Cela m'a ouvert des horizons sur des classes sociales totalement différentes de la mienne* » ; « *le sport nous mettait à égalité. Quand on parlait boxe, on parlait boxe, que ce soit avec un ouvrier ou avec un patron* »). Elevé dans une ambiance où le sport semble omniprésent, il pratique lui-même le basket et assume très jeune (17 ans) des responsabilités dans le club comme dirigeant et comme arbitre et se forge progressivement une conception du sport dont l'idéaltype devient le handball en vertu de son inscription historique dans le champ de l'éducation physique (« *c'était un esprit hand et il y a toujours eu, dans le hand, l'esprit éducateur* »). Univers de référence pour une grande part masculin, tant dans le sport que dans le journalisme, l'interviewé dit peu de chose du rôle des femmes dans sa trajectoire personnelle (« *c'était une époque où les femmes ne travaillaient pas* ») excepté l'épisode de rupture

⁴ En référence à **Dumazedier, J.** (1962), *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Seuil.

où il part vivre chez sa grand-mère. Néanmoins, la rigueur de l'analyse voudrait ici rappeler que la période balayée par l'entretien organisait fréquemment une division des tâches où le travail domestique (entretien du domicile et éducation des enfants) incombait à l'épouse pendant que le mari assurait une carrière professionnelle. Organisé selon ce modèle, le journaliste rappelle alors un milieu de travail genré excessivement hermétique à la présence des conjointes (« *on n'emmenait jamais nos femmes sur le Tour de France, ce n'est pas une vie familiale* »).

Jacques Marchand se destinait initialement à reprendre le cabinet paternel (« *un beau cabinet dans Paris* ») et avait pour cela entamé sa formation en première année d'école dentaire après l'obtention de son bac de philosophie. Le renoncement à se comporter en héritier fait suite à une dispute avec son père. Bien qu'assez peu dramatisée (« *un matin, on s'est disputé comme peuvent le faire un père et un fils* »), cette discorde marque, à la manière d'un détonateur, une rupture irrémédiable dans son orientation professionnelle qui le conduit à la carrière de journaliste de sport. Cette opportunité, présentée comme un pur coup du sort (« *ce sont simplement les hasards de la vie* »), doit cependant sa concrétisation à une double détermination à la fois personnelle et conjoncturelle. Ce que Jacques Marchand présente comme un coup de tête (« *puisque c'est comme ça, je vais faire un autre métier* ») résulte en effet d'antécédents qui préparent la décision finale de tenter sa chance dans la presse avec la rédaction des comptes-rendus de matchs de basket du club où il adhère et qu'il propose à la presse locale, Bien qu'il en minimise la portée (« *Savoir écrire ? Non... Qu'est-ce que c'est que savoir écrire ?* »), sa formation scolaire, attestée par l'obtention du bac de philosophie, soit une formation à la lecture et à l'écriture, composait probablement un bagage suffisamment discriminant dans l'immédiat Après-Guerre pour se lancer légitimement dans une carrière intellectuelle. Mais tout ceci n'aurait sans doute rencontré aucun écho particulier si, par ailleurs, le contexte conjoncturel, celui de la Libération, n'avait pas fixé un faible droit d'entrée dans la profession journalistique où quasiment tous les coups étaient possibles pour peu qu'on en avait les dispositions requises. La Libération marque en effet une nouvelle ère du journalisme qui s'affranchit partiellement des figures traditionnelles de l'écrivain, de l'homme de lettres ou encore du politicien, appelés, avant guerre, à occuper la scène journalistique à la manière de Jean Jaurès directeur de *L'Humanité*, de Jules Ferry journaliste à *La Gazette des tribunaux*, ou encore de Léon Gambetta à *La République Française* (Chupin, Nollet, 2006)⁵. Aussi, le renouveau de la profession, limitant la porosité des frontières avec le politique et privilégiant le journalisme de métier, dans une période de purge de la presse collaborationniste (« *tu veux écrire, tu veux réussir dans ce métier, etc., mais surtout un conseil : pas une ligne dans la presse collaborationniste* ») ouvre une infinité de possibles où la circulation d'un journal à l'autre, le recrutement spontané des uns et des autres, deviennent monnaie courante. Conscient de la structure d'opportunité offerte par cette période particulière (« *Je n'ose pas répéter à un jeune aujourd'hui comment j'ai débuté, que décidant à 10 heures du matin de devenir journaliste, je l'étais devenu à 14 h 30, ce qui est impossible aujourd'hui* »), Jacques Marchand rappelle en définitive que tout restait à faire et à inventer en matière de presse (« *nous avons refait notre profession, nous l'avons reconstruite à notre image* »).

Ces caractéristiques, qui tiennent à leur configuration historique, expliquent, en partie au moins, les modalités d'entrée dans la profession rencontrées par Jacques Marchand. Elles sont principalement

⁵ Ivan Chupin et Jérémie Nollet repèrent trois configurations historiques différentes du journalisme. Une première période qui court de la fin du 19^{ème} siècle à 1940 est marquée par une forme de journalisme attaché à des organisations politiques ou à des groupes sociaux subordonnés à des patrons de presse. La seconde prend naissance à la Libération avec un processus de structuration de la profession largement encadré par l'Etat. La dernière débute à la fin des années 1970 jusqu'à nos jours et se caractérise par une diversification et une différenciation des réseaux dans lesquels les journalistes s'insèrent. **Chupin, I., Nollet, J.** (2006), 'Jalons pour une sociologie historique des interdépendances du journalisme à d'autres univers sociaux', in Chupin, I. and Nollet, J. (eds.), *Journalisme et dépendances*, Paris, L'Harmattan, pp. 15-36.

constituées d'un apprentissage sur le tas passant par tous les stades de fabrication d'un journal, de sa mise en page à son impression, et surtout par la plupart des fonctions associées au métier, depuis celle de téléphoniste jusqu'à celles de chef de rubrique puis de rédacteur en chef. Ces modalités, constitutives d'une connaissance approfondie des caractéristiques propres de la profession, justifient alors les engagements militants de Jacques Marchand aussi bien dans la formation des jeunes entrants que dans le syndicalisme de corporation. Alors que rien ne le prédisposait spécifiquement au militantisme syndical (« *mon père n'a jamais fait de politique* »), son milieu social d'origine, celle de la petite bourgeoisie parisienne, le place en position privilégiée pour s'indigner ouvertement de la faible considération dont font preuve les journalistes de sport d'une manière générale, souvent perçus comme des supporters autant que comme des analystes⁶. On ne saurait également négliger l'efficacité du réseau social dont il fait régulièrement état et dont les personnalités soulignent leurs hautes propriétés sociales ainsi que leur position stratégique dans les processus de décision. Figure multipositionnelle s'il en est, à la confluence de l'activité syndicale, de la formation des journalistes, de la pratique journalistique, de l'organisation de spectacle sportif, Jacques Marchand s'est de fait constitué un réseau social à la mesure des diverses responsabilités occupées (cf. annexe 1, repères biographiques de l'auteur) : que ses interlocuteurs soient des sportifs de renom (Marcel Cerdan, Louison Bobet, ...), des entrepreneurs de presse (Henri Desgrange, Jacques Goddet,...), des membres de gouvernement (Marceau Crespin, François Mitterrand,...), ou encore de hauts dirigeants fédéraux ou sportifs (Nelson Paillou, Philippe Charrier,...), Jacques Marchand semble pouvoir dialoguer avec toute l'aisance et l'aplomb que peut lui conférer son milieu d'origine.

Doté de toutes les armes, socialement comme professionnellement, pour discuter « en principe » à parité avec les patrons de presse, il s'élève, aux côtés du syndicat, contre les pratiques en vigueur pour faire reconnaître la spécialité sportive à part entière (« *nous n'étions pas reconnus comme journalistes* »). Celle-ci émerge en effet dans des conditions historiques qui la place d'emblée en situation d'étroite dépendance vis-à-vis des domaines qu'elle couvre : dans bien des cas, les spectacles sportifs sont créés et stimulés soit par les patrons de presse pour renouveler et conquérir un lectorat populaire⁷, soit par les industriels pour assurer une promotion de masse de leurs produits⁸. Jacques Marchand revient par exemple sur les liens étroits entre la création du Tour de France et le journal *L'Auto* (« *Cette idée du Tour de France lui a paru être une idée qui allait relancer le titre de L'Auto* ») pour expliquer ses réticences initiales à travailler au journal *L'Equipe* parce que ce dernier « *dirigeait le sport* ». La traduction matérielle des rapports de dépendance des journalistes de sport vis-à-vis de leur objet se concrétise par des situations qui les marginalisent régulièrement de leurs homologues généralistes⁹ notamment par l'absence de carte professionnelle, par l'existence de rétributions directement assurées par l'organisateur de l'événement (désigné dans l'entretien comme « *le système des enveloppes* »), et par l'absence de grilles salariales de référence. Les prises de position de Jacques Marchand s'attèlent alors à faire lever, autant que faire se peut, ces particularismes (« *après Guerre, on a réussi à stopper tout ça* ») au profit d'une meilleure intégration de la spécialité dans la profession en général, ainsi qu'à réduire les relations de dépendances avec les organisateurs de

⁶ Sur cette question, lire **Dargelos, B., Marchetti, D.** (2000), 'Les "professionnels" de l'information sportive entre exigences professionnelles et contraintes économiques', *Regards sociologiques*, 20, 67-87.

⁷ Sur la sociologie du journalisme en général, lire **Neveu, E.** (2001), *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte.

⁸ Sur l'histoire du développement du cyclisme et de ses rapports avec les différentes industries qui l'ont porté, lire la thèse de **Lefevre, N.** (2007), 'Le cyclisme d'élite français : un modèle singulier de formation et d'emploi', *UFR de Sociologie*, Nantes, Université de Nantes.

⁹ En référence aux travaux de Dominique Marchetti sur la structuration du champ journalistique dans son ensemble et des relations entre les spécialités en particulier : **Marchetti, D.** (2002), 'Les sous-champs spécialisés du journalisme', *Réseaux*, 1, 111, 22-55.

spectacles, notamment par l'aménagement d'un espace de travail accrédité et sanctuarisé sur les lieux des événements, les tribunes de presse, et l'accès inconditionnel à celles-ci.

Bien que portées à titre individuel par le journaliste, ces conquêtes s'inscrivent aussi dans un processus de nature collectif et syndical lui-même subordonné au fonctionnement de la corporation dans son ensemble. Comme le suggère l'entretien, les stigmates de la spécialité sportive ont parfois aussi pu se transformer en ressources quand le jeu des rapports de force entre tous les protagonistes menaçait de conduire à une situation stérile. Dans le processus de désignation du président de l'école de journalisme de Paris, dont l'enjeu est important parce qu'il marque l'accès et le contrôle de la formation des nouveaux entrants, Jacques Marchand parvient paradoxalement à cette haute responsabilité en vertu de sa spécialisation sportive qui neutralise toutes les autres positions syndicales, lui faisant constater qu' « encore une fois, ce sont les circonstances qui ont fait que je me trouvais là à ce moment-là. En tous les cas, c'est le but que nous poursuivions depuis quinze ans. »

Bien que résolument assumées, les positions de principe du journaliste n'en demeurent pas moins parfois paradoxales et ne suffisent pas toujours à lever les contradictions inhérentes à la spécialité. Condamnant par exemple vertement l'autorité monopolistique et exclusive que *L'Equipe* exerce sur le monde sportif, il y entre malgré tout (dès 1954) pour soutenir et organiser à partir de 1961 une compétition cycliste taillée sur mesure (Le Tour de l'Avenir) au nom d'un pragmatisme de circonstance selon lequel « *si c'est pour laisser le cyclisme à d'autres organisateurs privés qui ne soient pas des journalistes, ce sera pire que qu'avec les journalistes* ». Ici, les débats sur l'opposition entre « juge et parti » d'une même réalité, sur la relation ambiguë de grande proximité aux sources, notamment avec les sportifs, sur la polarisation contradictoire entre presse commerciale et presse intellectuelle resurgissent de manière traditionnelle au champ journalistique dans son ensemble¹⁰. Les modalités de régulation des comportements, les lignes de démarcation entre les bonnes et les mauvaises pratiques dépendent alors autant d'une ligne de conduite individuelle parfois ténue et que Jacques Marchand désigne comme « éthique personnelle », que d'un contrôle collectif chapeauté par une déontologie corporatiste. Les liens d'amitiés qui unissaient le journaliste à Marcel Cerdan sont l'occasion de revisiter ces zones d'extrême ambivalence où les relations affectives, mais aussi les confidences faites en off au détour d'un vestiaire ou d'un pot de fin de match de basket, deviennent accessoirement une ressource journalistique de premier ordre, susceptible de procurer un avantage différentiel par rapport à la concurrence. Erigée en vertu professionnelle enchantée¹¹, l'éthique personnelle montre alors les limites de la régulation collective de la profession tant elle semble dépendante d'un arbitraire individuel et de facteurs exogènes inégalement distribués telles que l'éducation ou la formation selon les propres mots du journaliste : « On ne peut pas complètement éliminer l'affectif. C'est là où une éthique est nécessaire ; je ne parle pas de déontologie qui est, pour moi, quelque chose de général, qui est une règle pour toute la profession et que l'on doit tous appliquer. En ce qui concerne l'éthique, comme je l'explique dans mon prochain bouquin, chacun d'entre nous a son éthique personnelle, qui est due à son éducation, à sa formation. »

De même, la tension entre nécessité commerciale et nécessité éducative de l'information journalistique vient se résoudre chez Jacques Marchand par une partition territorialisée de la production où la presse quotidienne régionale (la PQR dans le jargon) remplit une fonction éducative (« *c'est un journalisme d'éveil* ») comparativement aux livraisons de la presse nationale et de *L'Equipe* notamment (« *Se figurer que l'éducation sportive se fait uniquement à travers l'Equipe est faux ; l'Equipe n'est*

¹⁰ Marchetti, D. (2002), 'Les sous-champs spécialisés du journalisme', *Réseaux*, 1, 111, 22-55.

¹¹ Sur le rôle de l'éthique comme forme de bonne conscience professionnelle, se reporter à Fleuriel, S., Delmas, C. (2002), 'Une vision enchantée de la vie professionnelle : l'éthique à l'épreuve des conditions du travail sportif et journalistique', *Les cahiers du journalisme*, 11, 34-47.

absolument pas un journal éducateur »). On ne saurait toutefois manquer de souligner la situation de domination objective de la PQR relativement à la hiérarchie professionnelle en vigueur et aux contraintes qui s'exercent localement¹², et du coup d'interpréter le point de vue de Jacques Marchand comme une manière d'atténuer ses propres contradictions par la réhabilitation symbolique d'un secteur traditionnellement délaissé et dans lequel il n'a en définitive que peu œuvré.

Enfin la spécialisation sportive du métier, encadrée par deux risques opposés (une ultra-spécificité qui justifierait alors que les journalistes de sport soient définitivement marginalisés du reste de la profession et inversement une faible spécificité justifiable d'aucun particularisme), est assumée dans l'entretien par la mise en avant d'un droit d'entrée classique à l'univers sportif, la passion partagée de la pratique sportive¹³, nécessité (« *faire partie de la famille* ») qui heurte en contrepoint le spectre du consultant, spécialiste du sport mais ignorant tout du métier. Ces deux impératifs (faire ou avoir fait soi-même du sport, tenir à distance les consultants) viennent ainsi border et définir un périmètre de sauvegarde relativement acceptable du travail journalistique sportif selon le double repoussoir stratégique du ni candide sportif ni journaliste béotien interdisant de principe au journaliste généraliste comme au consultant toute tentative de prédation du domaine¹⁴.

De tous ces éléments d'entretien ressort une image nuancée et paradoxale de la spécialité journalistique : face au sentiment d'une profession en perte de vitesse au regard des enjeux économiques qui la dépassent largement, la perspective historique rappelle d'où sont partis les journalistes de sport, si loin dans la dépendance, que l'intégration au corps professionnel dans son ensemble reste à saluer : élévation de la formation, obtention de la carte professionnelle, intégration à une grille salariale de référence, accréditation indépendante des organisateurs de spectacles déterminent un socle commun d'avancées sociales. Mais, comme tout groupe professionnel, sa formation semble bien plus participer d'une dynamique en perpétuelle discussion que d'une définition figée et définitivement acquise¹⁵. Dans cette perspective, le journalisme de sport d'aujourd'hui ne semble pas moins autonome qu'hier, mais il promet encore de belles luttes pour ne pas régresser.

¹² Sur la caractérisation explicite de ces contraintes dans la PQR, lire **Ohl, F.** (2000), 'Le journalisme sportif, une production sous influence. L'exemple de la presse quotidienne régionale', *Regards sociologiques*, 20, 89-106.

¹³ Sur la promotion de la passion comme droit d'entrée exclusif dans le monde sportif, **Fleuriel, S.** (2006), 'Le travail dénié et les jeux olympiques : entre passions et intérêts', *Sociétés Contemporaines*, 3, 85-103.

¹⁴ **Marchetti, D.** (2002), 'Les sous-champs spécialisés du journalisme', *Réseaux*, 1, 111, 22-55.

¹⁵ En référence à la sociologie de groupes professionnels et à leur dynamique de formation telle que la présentent Didier Demazière et Charles Gadea : **Demazière, D. Gadea, C.** (2009), *Sociologie des groupes professionnels*, Paris, La Découverte.

Entretien avec Jacques Marchand¹⁶

« *Le sport pour moi était un moyen d'apprendre la vie sociale...* »

SEBASTIEN FLEURIEL : Quel sport avez-vous connu dans votre jeunesse ?

JACQUES MARCHAND : J'ai eu la chance d'être adopté par l'équipe de football de mon père quand j'étais petit. Mon père avait fait la guerre et quand il est rentré, il avait 30 ans. Il a alors constitué une équipe de football avec des amis, ou des amis de régiment, ou des amis de la guerre, des chirurgiens dentistes, etc. Ils ont joué au football entre eux pendant des années et j'ai suivi ces gens-là. C'était en région parisienne et leur terrain se situait le long de la Seine. J'ai donc vécu là-dedans et le football à cette époque-là, c'était le plaisir de se retrouver, de passer du bon temps ensemble, de récupérer les années perdues à la guerre. Et moi, j'étais un peu l'enfant de tous ces gens-là, si bien que lorsque j'ai grandi, tous ces gens-là étaient un peu mes pères. Donc, l'idée du sport était pour moi, dès le départ, une idée d'amitié et de cohésion sociale. Il y avait dans cette équipe de football des gens de métiers différents, de niveau social différent. Très jeune, j'ai milité à côté du Vésinet, avec la guerre, j'ai eu des responsabilités dans un club de basket parce que tout le monde était mobilisé par la guerre, et je me suis trouvé à 16-17 ans responsable. J'ai essayé d'assurer et de faire vivre le club dans le même esprit. Le sport pour moi était un moyen d'apprendre la vie et d'apprendre la vie sociale. C'était donc cette idée que j'avais du sport, parce que c'était l'idée de mon père, celle de mon grand-père. Il n'y a rien d'extraordinaire parce que j'ai vécu dans cette époque-là. Ensuite, j'ai rencontré des gens qui avaient cet esprit-là, c'est-à-dire que le sport était quelque chose d'indispensable à la vie et qui était avant tout un moyen d'éducation autre que le moyen classique, autre que l'école, qui éduquait les sportifs à être des hommes qui vivaient ensemble, qui se comprenaient et qui surtout se respectaient. C'est donc une mission que, très jeune, j'ai accordée au sport et qui m'a toujours suivi, y compris dans ma carrière de journaliste. [...] J'ai quand même été très marqué par cette équipe qui a bercé ma jeunesse, j'ai vécu, jusqu'à la mort du dernier des onze qui jouaient avec mon père, il est mort à 90 ans, comme toujours le fils de la famille.

SEBASTIEN FLEURIEL : Ces joueurs arrivaient d'horizons sociaux différents ?

JACQUES MARCHAND : Oui, très différents, des banquiers, des menuisiers, dentistes. Cela m'a beaucoup servi pendant la guerre au moment où j'ai dû me cacher, j'avais été pris par la STO¹⁷, je m'étais évadé, etc. J'ai donc trouvé là une filière formidable avec les amis de mon père. Ce sont eux qui m'ont hébergé, j'étais l'enfant de la famille. Cela m'a aussi beaucoup marqué, sans que je m'en rende compte sur le moment, mais cela a compté beaucoup pour ma philosophie du sport. Le sport était bien autre chose que de jouer au ballon. Mon père était loin d'être un champion, moi également, j'étais un bon jeune arbitre pour mon époque, pas un mauvais éducateur pour mon club puisque j'ai remporté le Championnat de Paris avec mes équipes cadets et minimes. Donc, je me débrouillais bien du point de vue technique mais j'étais mauvais sur le terrain. Mais j'avais cette formation, et cela m'a énormément servi dans la profession parce qu'il est vrai, quand je suis arrivé à *L'Equipe* par exemple, que le fait d'avoir une vision globale du sport a été un atout pour le rédacteur en chef qui s'est dit que je pouvais

¹⁶ Il s'agit d'une version librement condensée et remaniée des deux sessions d'entretien qui ont eu lieu le 31 janvier 2011 au domicile de Jacques Marchand avec l'assistance de Roger Pureur.

¹⁷ Service du Travail Obligatoire sous l'Occupation allemande.

être utile, qu'il pouvait me déplacer un peu partout, ce qui m'a permis très rapidement de côtoyer d'autres sports. Je connaissais le basket, c'était bien, mais je n'allais pas passer ma vie à faire du basket. Le directeur qui m'a embauché m'a dit qu'il m'embauchait pendant trois mois pour m'apprendre le métier, mais qu'il ne me payait pas. J'ai vécu tout de suite dans la fabrication du journal, comment on le mettait en page, comment on l'imprimait, etc., j'ai appris à faire un journal. C'était une formation énorme qui m'a ensuite beaucoup servi dans les autres journaux où je suis arrivé, parce qu'ils se sont rendus compte que je n'étais pas seulement le spécialiste du sport, passionné du sport, mais que je savais adapter le journalisme. A *L'Equipe*, on était cantonné à un sport, quand on était dans le football, on y était à vie, de la même façon que pour l'athlétisme. Moi, je connaissais le basket, mais également la boxe parce que j'avais beaucoup entendu parler de boxe par mon grand-père et par mon père. Mon premier directeur m'a tout de suite donné de bons conseils et m'a dit « puisque tu ne connais pas la boxe, tu vas aller voir les deux managers après le match, tu vas les faire parler et tu rédigeras un bon papier technique ». J'ai suivi ses conseils et, ce qui tombait bien, c'était que le premier manager rencontré est resté mon maître pendant toute ma carrière. C'était un homme assez remarquable, et il est vrai que j'ai débuté comme ça. J'ai vraiment appris la boxe avec les managers et les boxeurs. J'ai appris mon métier sur le tas avec eux, en les suivant, en discutant avec eux, en leur posant des questions. J'avais vécu le basket parce que j'étais dans le coup et que je connaissais, fréquentais les grandes équipes. Tout cela avait été énormément facilité, j'ai eu beaucoup de chance.

SEBASTIEN FLEURIEL : Vous parliez de votre père et de votre grand-père. Que faisait votre grand-père ?

JACQUES MARCHAND : Il a été électricien dans sa vie, mais il avait fait du cyclisme étant jeune. Mon père a eu aussi une licence de cyclisme et a dû faire trois courses dans sa vie. Du point de vue pratique, ils n'avaient donc aucune référence, mais ils aimaient tous deux le sport et le connaissaient. Mon père s'est installé au Vésinet et j'ai habité le Vésinet. Je vais dans mon école communale, à l'école du Vésinet et il se trouve que l'école communale du Vésinet est juste à côté de la Mairie. Nous sommes à ce moment-là en 1930 et, pendant deux ou trois ans, de la grille de la Mairie, j'assiste au départ du Tour de France de la grande époque. De par l'éducation que j'avais reçue et dont je ne me rendais pas compte, j'étais capable à 11 ans de les reconnaître, de savoir que c'était des grands. Je connaissais tous les coureurs. Je me suis donc trouvé dans ce bain tout à fait par hasard, ce qui fait que j'ai reçu une sorte d'éducation naturelle, sans avoir à la trouver dans les livres, etc. J'étais là et je les connaissais. Je les connaissais parce que j'en entendais parler par mon père. Mon père et mon grand-père parlaient beaucoup de sport entre eux. Chaque fois qu'ils se rencontraient. Mon père parlait aussi beaucoup de sport avec tous ses amis. Donc, cette ambiance-là fait que j'étais un enfant du milieu tout naturellement, sans avoir à faire d'efforts particuliers. Ce sont les hasards de la vie.

SEBASTIEN FLEURIEL : Et votre mère ?

JACQUES MARCHAND : Ma mère était une bonne mère, elle était ravie et aimait beaucoup le sport aussi, elle suivait son mari. Elle avait seize ans quand je suis né et elle a toujours été une copine pour moi. Quand j'étais jeune homme, j'étais fier de sortir avec ma mère ! Elle connaissait bien le football aussi.

SEBASTIEN FLEURIEL : Elle travaillait ?

JACQUES MARCHAND : Non, elle a élevé ses enfants. C'était une époque où les femmes ne travaillaient pas.

SEBASTIEN FLEURIEL : Et quelle place joue votre femme dans votre carrière ?

JACQUES MARCHAND : Elle a fait tout ce que je n'ai pas été capable de faire, c'est-à-dire de tenir la maison et d'élever les enfants surtout. Si j'ai pu faire toutes les activités que j'ai faites, c'est grâce à ma femme. Dans la conception même, c'est primordial.

SEBASTIEN FLEURIEL : Elle partageait vos engagements ?

JACQUES MARCHAND : Oui, mais elle partageait surtout les enfants à élever. Trois enfants ne vous laissent pas beaucoup de disponibilité. Elle m'accompagnait quelquefois, mais il n'était pas coutume d'emmener sa femme dans les reportages, dans les déplacements professionnels. Elle est venue lors du championnat du monde cycliste, et restait avec les autres épouses, pour qu'elles n'aient pas à nous suivre tous les jours. Elles profitaient parfois du séjour pour visiter le pays. Ma femme m'a accompagné dans beaucoup de déplacements à l'étranger, du point de vue syndical quand j'étais à l'AIPS¹⁸, où c'était la tradition que les délégués viennent avec leur femme. Pour elle, cela été intéressant, voyages organisés, visites, elle a vu pas mal de pays comme cela. Mais pour le Tour de France, non, elle a dû venir une fois à une étape, sinon on n'emmenait jamais nos femmes sur le Tour de France, ce n'est pas une vie familiale.

« C'était tout de même une trahison familiale importante... »

SEBASTIEN FLEURIEL : Alors comment êtes-vous venu au journalisme ?

JACQUES MARCHAND : Il faut que vous sachiez quand même que j'ai fait des études d'école dentaire, pour succéder à mon père qui était dentiste, je travaillais un peu avec lui dans son cabinet, et un matin on s'est disputés, comme peuvent le faire un père et un fils. J'ai donc balancé ma blouse blanche dans le cabinet et je lui ai dit « puisque c'est comme ça, je vais faire un autre métier ». J'ai quitté les Batignolles et je suis descendu Faubourg Montmartre. Comme j'avais déjà un peu de relations avec la presse, je suis allé voir mon ami Louis Lapeyre qui, à ce moment-là, était responsable du basket et je lui ai dit que je voulais faire du journalisme. J'en avais quand même un peu envie, mon père ne le savait pas, mais je faisais déjà des comptes rendus pour le journal local. J'ai été reçu par le rédacteur en chef de *L'Equipe* qui, à ce moment-là, s'appelait *L'Auto*, sans savoir que des années après il allait m'embaucher, et qui m'a dit gentiment qu'il n'avait besoin de personne, en cette période sous l'Occupation, et me dit que le journal d'en face recherchait toujours des collaborateurs. Il ne réussissait pas à les garder car il les payait très mal, voire pas du tout. J'ai donc traversé la rue et suis tombé sur un type qui m'a demandé ce que je voulais et ce que je savais faire. Je lui ai répondu que je connaissais le basket, ce qui a paru l'intéresser, et il m'a demandé de rédiger un papier sur place pour le journal du lendemain. C'est vrai que je connaissais très bien à ce moment-là ce sport parce que j'étais arbitre de basket. Le lendemain matin, mon papier est paru dans *L'Echo des Sports*, et je ne suis pas retourné voir mon père. Si j'avais été éjecté, je serais sans doute retourné au cabinet dentaire. J'ai donc vécu chez ma grand-mère.

SEBASTIEN FLEURIEL : Est-ce que votre milieu d'origine est un milieu aisé ?

JACQUES MARCHAND : Oui, le fait d'être dentiste apportait une situation aisée. Mais mon père, qui venait du Nord d'ailleurs puisque sa mère était native du Cambrésis, était de père inconnu. Donc le grand-père dont je parlais était un « faux grand-père ». Il vivait avec ma grand-mère. Mais je ne m'en suis jamais rendu compte, ma sœur non plus. On le considérait comme notre grand-père. Mon père ne m'a jamais dit qui était son père. Ma grand-mère était infirmière à l'hôpital Bichat et a élevé son fils avec beaucoup d'autorité d'ailleurs, puisqu'elle était à la fois le père et la mère. Mon père s'est fait lui-même, il a fait ses études et est devenu dentiste. Le fait d'être dentiste au Vésinet, c'est de la petite bourgeoisie.

SEBASTIEN FLEURIEL : Je vous posais cette question parce que, du coup, cette fâcherie et cette rupture avec votre père pour entrer dans la carrière de journaliste étaient une prise de risque ?

¹⁸ Association Internationale de Presse Sportive

JACQUES MARCHAND : Oui, c'est une prise de risque, mais notre brouille n'a pas duré très longtemps, juste quelques mois. Ma grand-mère habitait aussi au Vésinet, ce qui facilitait les choses ; elle était toute heureuse de me récupérer. Quant à mon père, j'ai dû le faire vieillir de 20 ans... car il me destinait à son cabinet évidemment, un beau cabinet dans Paris.

SEBASTIEN FLEURIEL : Vous avez donc renoncé à cela ?

JACQUES MARCHAND : Oui, d'autant plus qu'à l'époque, je ne me rendais même pas compte de l'énorme gaffe que je pouvais faire. Je faisais un métier qui me plaisait et mon père a rapidement compris, il est d'ailleurs devenu un de mes lecteurs et supporters immédiatement. Il ne m'a jamais tenu rancune et ne m'a jamais fait d'observation, ni de reproche, sur ma trahison, parce que c'était tout de même une trahison familiale importante. Il a lu mes papiers, on en discutait, c'est lui qui m'a poussé à entrer à *L'Equipe* car je ne voulais pas y aller. Pour lui, refuser *L'Equipe* était une bêtise. Il m'a donc encore été de bon conseil de ce côté-là. Il ne m'a jamais rien dit sur cette rupture qui n'a pas duré longtemps, mais qui a été décisive, à la fois pour lui et pour moi. Il s'est comporté comme s'il n'avait rien à regretter. Je me suis donc retrouvé plongé, du jour au lendemain, dans le journalisme et j'ai eu beaucoup de chance car, à chaque fois, je me trouvais là au bon moment. Je correspondais un peu à ce dont on avait besoin à ce moment-là.

SEBASTIEN FLEURIEL : Mais il s'agit aussi d'un engagement...

JACQUES MARCHAND : Mon père n'a jamais fait de politique, mais cet engagement dont vous parlez vient, je crois, de l'atmosphère de son équipe de football où j'ai vu ce qu'était un mouvement solidaire, une association, ce que pouvait représenter un groupe, c'est-à-dire de s'aider socialement, avec des gens d'horizons différents. Cela m'a ouvert des horizons sur des classes sociales totalement différentes de la mienne, ce qui m'a aidé. J'ai retrouvé cela quand je me suis occupé du basket au Vésinet, même si c'était un club plutôt bourgeois, bien qu'il ait quand même quelques ouvriers, des gens d'une condition un peu différente. Donc, tout cela est venu naturellement.

SEBASTIEN FLEURIEL : Ce qui a toujours été étonnant dans votre parcours, c'est que vous êtes d'origine plutôt aisée et que vous choisissez de couvrir les deux sports les plus populaires, le cyclisme et la boxe, où la distance sociale est plus grande avec vous au départ. Pourtant vous semblez à l'aise.

JACQUES MARCHAND : Je n'ai pas de raison de ne pas être à l'aise. Mon éducation ne m'avait pas écarté de cela. Mon père était d'origine tout de même assez populaire, donc, même s'il était arrivé à une condition de petit bourgeois, il m'a élevé comme un gosse de la rue, ce qui lui paraissait tout à fait normal. Et le sport aidait à cela, le sport était vraiment un terrain où l'on pouvait se mettre à la portée de tout le monde. Non, je n'ai jamais eu de difficultés avec les boxeurs ou avec les cyclistes, parce que c'étaient des gens que j'avais fréquentés, que mon père m'avait appris à fréquenter. Quand on partait en vacances, mon père était copain avec le boucher du coin, avec les paysans. Donc, mon éducation a touché tous les horizons, quels qu'ils soient, sans donner de catégories sociales. Et le sport brassait tout cela. Cela ne m'a jamais posé de problèmes. Je me souviens des week-ends que j'allais passer à Hénin-Liétard, cela me paraissait un autre monde que celui que je vivais à Paris mais cela m'amusait, c'était beau, cela me changeait. Leur manager possédait un estaminet, avec la salle de boxe au fond, c'étaient des gens durs mais tellement accueillants. Le sport nous mettait à égalité. Quand on parlait de boxe, on parlait de boxe, que ce soit avec un ouvrier ou avec un patron. Quand on parlait de boxe avec un patron de banque, ce n'était pas avec le grand banquier, mais avec celui qui avait vécu la boxe. Donc, la boxe nous mettait à égalité sociale.

« *Nous étions beaucoup plus critiques que nous ne le sommes maintenant...* »

SEBASTIEN FLEURIEL : Alors, ce métier de journaliste ?

JACQUES MARCHAND : Oui, venons-en à ma profession. J'ai eu une idée de ce qu'était la presse sportive avant-guerre comme jeune lecteur, pendant la guerre comme lecteur un peu plus aguerri. Mes premiers papiers, je les ai quand même faits pendant la guerre, mais ce n'était pas du professionnalisme, c'était un peu de l'amateurisme. Je suis entré dans la profession avec une carte professionnelle, un salaire, etc., pas tout à fait à la Libération puisque vous savez que la presse sportive a été interdite pendant deux ans, à cause du papier, mais quand la presse est repartie en 1947, j'étais là. Pourquoi suis-je entré à *Sports* ? Je ne sais toujours pas. J'ai reçu une lettre un jour de ce journal, me disant que Monsieur Georges Février avait demandé à ce que je sois son adjoint. Je ne l'avais jamais rencontré de ma vie, je le connaissais bien comme plume – parce qu'il avait une très bonne plume – et je le lisais dans *L'Auto* comme chroniqueur, je savais qu'il était un spécialiste de boxe. Il avait peut-être apprécié mes papiers dans *L'Echo des sports* sur la boxe. Il voulait former un jeune mais il ne m'avait jamais vu. J'ai accepté sa proposition et j'ai encore eu de la chance de vivre la presse de l'après-guerre. Alors que j'avais eu un pied simplement dans la presse de l'avant-guerre, je plongeais vraiment, dès le départ, dans la presse de l'après-guerre et c'était très enthousiasmant, mais cela n'a pas duré assez longtemps, un an et demi, avec Marcel Cerdan d'ailleurs. La bataille entre *Sports* et *L'Equipe* a été un moment fulgurant, non seulement de ma carrière, mais pour tous ceux qui ont vécu cette époque-là, ce qui manque totalement maintenant. Il n'y a plus de presse d'opposition, il n'y a plus de variété dans la presse sportive, et dans la presse d'une façon générale. Alors que moi, j'ai vécu cette bagarre de la Libération, que nous avons perdue puisque c'est *L'Equipe* qui a gagné la partie, qui a terrassé son adversaire et qui m'a récupéré, comme elle a récupéré pas mal de jeunes de *Sports*. Nous étions quatre ou cinq de *Sports* à être récupérés petit à petit par *L'Equipe*. Moi le dernier parce que, pour rien au monde, je voulais travailler à *L'Equipe*, j'ai fini quand même par céder.

SEBASTIEN FLEURIEL : Pourquoi vous ne vouliez pas ?

JACQUES MARCHAND : Parce que ce n'était pas dans mes idées. J'étais parti à *L'Echo des Sports*. C'était une époque où l'on se battait beaucoup plus que maintenant, nous étions beaucoup plus critiques que nous ne le sommes maintenant, ce n'est pas comparable. J'avais « tiré » très durement sur *L'Equipe* pendant des numéros et des numéros. Mes débuts à *L'Equipe* ont été aussi tout un poème.

SEBASTIEN FLEURIEL : Qu'est-ce qui vous gênait chez eux ?

JACQUES MARCHAND : Leur ligne de conduite. J'étais peut-être un peu trop rigoureux dans mes idées, parce que, ensuite, quand j'ai découvert *L'Equipe*, j'ai découvert un journal formidable. Là, j'ai largement compris ce qu'était l'information, la conception d'un journal. Je ne voulais pas entrer à *L'Equipe* parce que je savais que *L'Equipe* dirigeait le sport, surtout à l'époque, il se trouvait à la tête du cyclisme avec une énorme puissance qui risque de vous faire tourner la tête. Alors, là, il fallait que je revienne un peu à des conceptions premières de temps en temps. Cela n'a pas toujours été facile, c'est vrai que c'est un métier où l'on a des problèmes de conscience. Mais nous n'avions pas de mérite parce que nous sortions de l'Occupation, nous sortions de la Libération, nous sortions d'une période extrêmement difficile où, très jeunes, nous avons eu à prendre position devant des problèmes, ce qui nous a énormément formés à prendre des responsabilités. C'est vrai qu'il y avait des accrochages de temps en temps, mais, malgré tout, il y avait une compensation à certaines choses. On a rétabli quand même pas mal de choses parce qu'on était *L'Equipe*, on aimait beaucoup *L'Equipe*, un journal vraiment passionnant à faire, à tous points de vue. Mais, malgré tout, on défendait de temps en temps nos idées. [...] Pour en revenir à l'histoire, j'avais connu cette presse d'avant-guerre, surtout comme lecteur, je connaissais bien les journalistes d'avant-guerre pour les avoir lus, certains d'entre eux me

passionnaient. J'ai eu la chance de fréquenter par la suite ceux que je lisais en tant que jeune lecteur. Les plus belles plumes, je les ai fréquentées, en particulier Jacques Février qui m'a appelé pour être son collaborateur, et a terminé mon éducation de façon vraiment formidable. C'était aussi un grand éducateur et il m'a appris énormément de choses sur la boxe. Robert Perrier était mon idole, a dévié et est parti dans la presse collaborationniste, il a failli être condamné à mort et s'en est sorti de justesse, grâce à ses collègues d'ailleurs. Il était le rédacteur en chef du journal *Aujourd'hui*, qui était un journal collaborationniste. Quand il m'a reçu, il m'a dit « tu veux écrire, tu veux réussir dans ce métier, etc., mais surtout un conseil : pas une ligne dans la presse collaborationniste ». C'est extrêmement curieux, alors qu'il a failli être fusillé parce qu'il s'était engagé à fond, il me conseillait de ne pas faire ce qu'il faisait.

« *Nous n'étions pas reconnus comme journalistes...* »

SEBASTIEN FLEURIEL : Et le journalisme de sport dans cette histoire ?

JACQUES MARCHAND : Quand nous sommes arrivés à la Libération, la différence entre la presse d'avant-guerre et la presse d'après-guerre, c'est que la presse d'avant-guerre avait admis plus ou moins que le journaliste de sport était un journaliste à part, un peu hors profession. Or, cela s'est traduit à la Libération, à tel point que quand la profession s'est instaurée, les syndicats ont complètement oublié les journalistes de sport. Nous n'étions pas par exemple dans la grille des salaires, nous n'étions pas reconnus comme journalistes. Donc, comme nous n'étions pas dans la grille des salaires, les patrons payaient ce qu'ils voulaient, ils n'étaient pas astreints à un tarif syndical. Quand nous avons créé l'USJSF¹⁹, nous nous sommes attelés à ce problème, ce qui a entraîné dix ans de bagarre syndicale, dix ans de discussions avec les syndicats, avec lesquels nous avons de bons rapports, mais qui ne comprenaient pas pourquoi on voulait s'acharner à être reconnus dans la grille professionnelle.

SEBASTIEN FLEURIEL : Parce que c'était dévalué d'être journaliste sportif ?

JACQUES MARCHAND : Cela avait été toujours comme ça depuis le début. Dans le journalisme avant guerre, ce que j'expliquais dans mes livres, à *L'Auto*, même Henri Desgrange qui était très pingre, payait peu ses collaborateurs et leur disait « oui, mais avec votre carte de visite de *L'Auto*, vous pouvez vous débrouiller ». C'est-à-dire que jusqu'à la Libération, il a fallu que l'on arrête la méthode des enveloppes, c'était courant. Par exemple, pour la boxe, un rédacteur à *L'Auto*, expliquait que, le lundi, quand il recevait les managers ou les organisateurs de boxe, le mardi il rencontrait le boxeur, et automatiquement il tirait son tiroir et l'organisateur, ou le manager, y déposait une petite enveloppe en partant. Henri Desgrange encourageait cela. Pendant la période entre-deux-guerres, les journalistes n'étaient pas payés par le patron, mais ils se payaient sur les clients. Pourquoi ? Parce que la presse sportive est née avec l'industrie du cycle et l'industrie de l'automobile et que ces gens-là avaient intérêt bien sûr à ce que l'on parle des compétitions, ils payaient eux-mêmes des rédacteurs pour en parler. Le journal admettait parfaitement cela, il fermait les yeux. Je suppose que cette pratique existait aussi dans le spectacle. Après guerre, on a réussi à stopper tout cela. Un jour, alors que j'étais chef de la rubrique cyclisme, j'ai vu arriver dans mon bureau, pendant les 6 Jours d'ailleurs, un cycliste qui me remet une enveloppe en me disant que c'était de la part du directeur du Vélodrome. Je lui demande ce que c'est, et il me répond que c'est pour moi et pour mes collaborateurs. J'ai donc ouvert l'enveloppe qui contenait de l'argent et lui ai rendu l'enveloppe en lui disant « vous la rendrez à votre patron, ce n'est pas du tout dans nos mœurs... ». Deux jours après, je suis appelé par Jacques Goddet qui me dit « Qu'avez-vous fait ? ». Je lui ai répondu que j'avais fait ce que j'estimais devoir faire. Il m'a dit que c'était dans les coutumes depuis des années, c'était déjà comme ça avant guerre. Je lui ai rétorqué que

¹⁹ Union Syndicale des Journalistes Sportifs de France

ce ne serait plus comme cela désormais. « Oui, mais vous vous rendez compte, vous désavantagez vos camarades » me dit-il. « Oui, c'est possible, il est normal que l'on ait une prime, mais cette prime ce n'est pas le Palais des Sports qui doit la payer, c'est vous. Soit vous l'incluez dans notre salaire, soit vous la rajoutez à notre salaire, mais l'enveloppe pas question ! ». En football, il existait le même genre de combines, et le chef de la rubrique football est intervenu dans le même sens. On a imposé que les primes soient portées sur nos salaires et comptaient en même temps pour notre retraite. Si on doit recevoir une prime, elle doit venir de l'employeur et de personne d'autre, sinon on n'est plus indépendants.

SEBASTIEN FLEURIEL : Quel a été le rôle de l'USJSF ?

JACQUES MARCHAND : Quand Félix Léviton a créé l'Union Syndicale des Journalistes Sportifs, nous avons eu deux objectifs : reconnaître le métier dans notre profession, ce que nous avons complètement obtenu, travail long qui a mis presque vingt ans à aboutir. Mais je crois que nous avons aussi eu un sentiment d'aboutissement quand j'ai été nommé Président de l'Ecole de Journalisme. J'ai été nommé d'une façon qui se comprend tout à fait ; je représentais les syndicats à ce moment-là, or, étant le président des sportifs, j'étais en bonnes relations avec d'autres syndicats qui n'étaient pas le mien (CGT, FO, etc) parce que j'avais besoin d'eux à l'USJSF pour défendre mes journalistes sportifs et pour obtenir cette reconnaissance. Cette reconnaissance du journaliste sportif, je ne pouvais l'obtenir qu'avec cette centrale syndicale, donc en dehors de l'USJSF. Ce sont des membres de l'USJSF qui ont négocié cela mais avec l'aval de syndicats officiels. Dans la commission, il fallait avoir des représentants syndicaux pour que ce soit accepté par les syndicats patronaux. Il est évident que quand on a changé de régime à l'école pour que la présidence élide par alternance pendant quatre ans un patron, puis un représentant syndical les quatre ans suivants, quand on a commencé à appliquer le système, j'étais déjà Vice-Président du Conseil d'Administration, ce qui facilitait les choses, et j'avais de bons copains dans tous les syndicats. Donc, cela arrangeait tout le monde que ce soit un sportif, cela neutralisait les autres. Si on prend un sportif, si on prend le président de l'USJSF pour diriger une école de l'ensemble de la profession, c'est qu'on reconnaît bien que le journaliste de sport est à part égale avec les autres. Cela a été un tournant. Encore une fois, ce sont les circonstances qui ont fait que je me trouvais là à ce moment-là. En tous les cas, c'est le but que nous poursuivions depuis quinze ans. [...] Le syndicalisme, c'était entre nous, c'était, dans une même profession, de défendre cette profession, de la faire respecter mais en nous respectant nous-mêmes, ainsi que les gens pour lesquels nous travaillons. Cela a toujours été notre slogan. Je l'ai toujours dit, notre patron n'est pas le directeur de notre journal, mais le simple lecteur, celui qui nous lit, c'est à lui que l'on doit un certain nombre de choses parce que c'est lui qui nous nourrit au fond, c'est lui qui achète le journal. Donc, ce sont certains principes comme cela, relativement simples, qui constituent une éthique, une déontologie. Je fais une différence entre l'éthique et la déontologie qui, pour moi, sont un peu différentes. Il faut avoir une ligne, savoir où l'on va, et je crains qu'aujourd'hui on n'ait pas tellement cette conception-là. Mais il est vrai que nous, nous sortions d'une période où la vie nous avait appris à nous défendre et à nous battre pour survivre. Il est vrai que cette période d'après Libération était une période bénie parce que nous avions des gens armés pour faire quelque chose, on n'avait pas un mérite particulier pour cela, c'était comme ça parce que les circonstances nous avaient obligés à nous battre pour survivre. C'est vrai que nous étions certainement plus libres que ne le sont les jeunes aujourd'hui, qui ont beaucoup plus de difficultés à trouver un emploi. Je n'ose pas répéter à un jeune aujourd'hui comment j'ai débuté, que décidant à 10h du matin de devenir journaliste, je l'étais devenu à 14h30, ce qui est impossible aujourd'hui. Je dis que nous avons eu une période tout à fait exceptionnelle, la vie nous a naturellement armés pour affronter ces questions-là, alors qu'aujourd'hui les jeunes ne le sont pas, indiscutablement. La vie qu'on leur fait mener, qui est peut-être plus agréable et plus confortable pour eux, ne les a pas armés pour se battre contre des principes, comme nous avons été obligés de le faire.

Ce sont les circonstances qui nous ont obligés à réagir comme cela, comme les circonstances d'aujourd'hui permettent de ne plus réagir.

« *Pour moi, le cyclisme est une œuvre des journalistes et il faut la continuer...* »

SEBASTIEN FLEURIEL : Parmi les contradictions et les convictions que vous affichez, en particulier l'indépendance du journaliste, je voulais vous interroger sur comment vous avez pu justement, en même temps, participer à la mise en place du Tour de l'Avenir et comment on gère là, du coup, ces deux casquettes ?

JACQUES MARCHAND : Là, c'est l'historien qui réapparaît. Pour moi, le cyclisme est une invention des journalistes, créé par des journalistes pour se trouver une matière épique. Le cyclisme appartient aux journalistes. Donc, je suis de ceux qui se sont battus par exemple pour que ce soit toujours un journaliste qui soit directeur du Tour de France. Pour moi, le cyclisme est une œuvre des journalistes et il faut la continuer, il faut respecter ce que nos anciens ont fait. Nous avons là une responsabilité dans le système actuel. Si on change le système et si on en vient à ce que ce soit les fédérations qui dirigent le cyclisme, c'est différent, mais si c'est pour laisser le cyclisme à d'autres organisateurs privés qui ne soient pas des journalistes, ce sera pire qu'avec les journalistes. Parce que, là, ce que je veux démontrer, et ce que je ressens profondément, et peut-être que la télévision évidemment joue un rôle extrêmement important là-dedans, c'est que jusqu'à présent le cyclisme a été organisé par des journalistes, mais toujours avec l'idée de développer le cyclisme pour le cyclisme. Nous-mêmes, à notre époque, on faisait le Tour de France, on ne cherchait pas et on ne pensait même pas à la rentabilité du Tour de France ; ce n'était pas notre objectif. Notre objectif, c'était le cyclisme, c'était la compétition elle-même et c'était que le journal soit fier d'une compétition à la fois populaire, et qui restait vraiment dans la logique et dans les règles sportives. Donc, j'estime pour ma part que les générations qui viennent doivent assurer et continuer, tant que l'on sera dans ce système-là. Il est vrai que vous pourriez dire comment on pouvait en même temps...

Là encore, nous avons une éthique. Nous étions journalistes avant d'être organisateurs et j'ai fait quinze fois le Tour de France avec Jacques Goddet dans sa voiture, on a vécu 15 Tours de France ensemble. Il était responsable de la course que l'on dirigeait, j'étais responsable de la rubrique Cyclisme qu'on allait faire le soir, qu'on allait communiquer à Paris, donc on parlait du journal. Quant à lui, il rédigeait son papier tous les jours comme nous, dans les mêmes conditions, il était journaliste. Et il me disait toujours « surtout, s'il y a une critique à faire sur le Tour de France, je veux qu'elle soit dans notre journal avant d'être chez les concurrents », c'est-à-dire qu'il regardait le Tour de France en journaliste, si quelque chose n'allait pas il fallait le dire et l'écrire.

Pendant toute l'année, nous étions les organisateurs du Tour, avec nos conceptions et nos moyens, parce que les moyens ont différé selon les époques, mais le but a toujours été le même. C'était de faire un événement important pour notre journal, de faire monter les ventes de notre journal au moment du Tour de France, de nous assurer des bonnes ventes, donc souvent de redresser des situations, mais jamais on ne pensait à l'époque gagner de l'argent sur le Tour de France, c'est-à-dire exploiter le Tour de France uniquement pour un roulement commercial. Alors qu'à partir du moment où il n'a plus été organisé par nos journaux, c'est-à-dire par *L'Equipe* et par *Le Parisien*, où il est devenu sous la direction de l'ASO²⁰, c'est devenu une entreprise commerciale.

Alors, toute ma vie, j'ai entendu cela : « Comment pouvez-vous prétendre avoir votre indépendance et en même temps organiser le Tour de France ? Vous n'avez pas d'indépendance sur le Tour de

²⁰ Amaury Sport Organisation

France. » Moi, je dis « si, j'ai organisé le Tour de l'Avenir et je vous assure qu'à aucun moment je n'ai donné avantage ou prépondérance à mon rôle d'organisateur par rapport à mon rôle de journaliste. C'est toujours le rôle de journaliste qui était essentiel. ». [...] Moi, je n'ai jamais été gêné par cela et j'estimais que c'était dans notre fonction de journalistes de créer quelque chose, de contrôler quelque chose et de donner une valeur sportive à une épreuve dont nous allons tirer bénéfice évidemment, en l'évoquant, en la traitant, en faisant notre métier de journalistes. Avec le Tour de France, c'est le journaliste qui se crée sa propre matière. Ce n'est pas le journaliste qui assassine la concierge pour avoir un récit à faire, le journaliste de sport souvent s'est créé une compétition pour pouvoir la raconter, ce qui nous différencie un peu des autres journalistes. Nous sommes capables de créer notre propre matière et nos propres informations. Il ne faut pas mêler les deux choses et, à mon avis, on peut les distinguer.

SEBASTIEN FLEURIEL : Il y a quand même un conflit éthique. Pour certains journalistes, quand ils commencent à fabriquer les événements, en particulier dans les banlieues, on leur dit « vous êtes en train de franchir la ligne rouge », et quelque part la ligne est effectivement franchie.

JACQUES MARCHAND : Oui, mais quand vous créez quelque chose avec les règles qui ont été annoncées, qui sont communes, si vous faites une épreuve sportive vous devez suivre les règles du sport que vous pratiquez, à partir de ce moment-là je ne vois pas pourquoi vous ne pouvez pas à la fois être l'organisateur et en même temps juge et critique. C'est ce que nous avons toujours fait. On nous a toujours appris à *L'Equipe*, même quand c'était quelque chose qui venait de chez nous, si ça n'allait pas, on disait que ça n'allait pas et qu'il fallait revoir cela pour l'année prochaine. Même dans *L'Auto*, je me souviens que Desgrange n'était pas content parfois de ce qu'il avait fait et qu'il le disait à ses lecteurs. Quand il s'était trompé, il le disait, et Jacques Goddet était comme ça. En tout cas, il préférerait que ce soit quelqu'un de chez nous qui le dise, si c'était vrai bien sûr, que de le trouver chez le confrère. Cela peut relever un peu de l'équilibrisme, ce que je vous dis, mais je crois que nous étions tout à fait habitués à cela et pas du tout gênés aux entournures. Alors, vous avez raison, on était obligés d'intervenir dans la politique d'un sport, il est vrai que l'on ne s'en est pas privé. D'abord, le journalisme, surtout à *L'Equipe* et surtout dans le cyclisme, vous apporte un peu la griserie du pouvoir. Vous sentez tout à coup que vous avez une influence qui dépasse même l'influence de vos propres papiers. C'est-à-dire qu'au travers du Tour de l'Avenir, on esquissait ce que serait le Tour de France d'ici une dizaine d'années. On voulait que le Tour de France soit ce que sont les grandes compétitions d'aujourd'hui, c'est-à-dire pas seulement quatre nations, mais d'être capable de faire un Tour de France avec des équipes nationales de tous les continents et de tous les pays. Pour cela, il fallait réunir le cyclisme amateur et le cyclisme professionnel, qui avaient atteint à peu près le même niveau mais qui étaient sous des régimes tout à fait différents pour des questions qui étaient, la plupart du temps, des questions olympiques, pas tellement politiques. Seuls les amateurs peuvent participer aux Jeux Olympiques et les pays de l'Est savaient qu'ils allaient remporter des médailles avec le cyclisme et ils voulaient rester dans l'Olympisme. C'est cela uniquement qui les préoccupait, ce n'était pas tellement politique. C'était donc une grande période d'effervescence où les idées se heurtaient les unes aux autres, où il y avait de grands projets en vue. Si bien que le résultat de tout cela, c'est que nous, à notre époque, nous arrivions quand même à alimenter, à relancer le cyclisme parce que le Tour de France a fait vivre merveilleusement le sport cycliste, surtout à l'époque des équipes nationales et, ce qui pour la France a été extrêmement important, des équipes régionales. Jamais le cyclisme français n'a été aussi florissant, n'a eu autant de coureurs et de bons coureurs, qu'à l'époque où nous avions des équipes régionales. Avec elles, on entraînait toute la presse à parler du cyclisme parce que les journaux régionaux étaient sur leurs champions pendant toute la saison, et pas seulement au moment du Tour de France. Cela donnait donc une importance populaire au cyclisme, qui s'est éteinte petit à petit à partir du moment où l'on a supprimé les équipes régionales, ce qui a porté un coup terrible au cyclisme. A

l'époque où dans tous les autres sports, on revenait à l'équipe nationale et à la compétition par équipes nationales, le cyclisme, dans ses plus grandes épreuves, a abandonné la formule qui fait fureur dans les autres sports.

« C'est le journalisme de province qui va faire son petit compte rendu sur le match du coin et qui va éveiller le jeune... »

SEBASTIEN FLEURRIEL : Vous venez d'évoquer le journalisme de province. Quel rôle lui prêtez-vous ?

JACQUES MARCHAND : La responsabilité du journaliste de province qui va être le premier à raconter à un jeune qui arrive dans la vie sur tel sport, il va être le premier à lui raconter un match, la philosophie d'un match. D'ailleurs, le jeune va apprendre le sport comme il apprend à l'école communale le calcul et le français. Le premier élément qui lui sera inculqué, c'est le journalisme de province qui va faire son petit compte rendu sur le match du coin et qui va éveiller le jeune. C'est un journalisme d'éveil qui est extrêmement important, qui est capital, et cela on ne le dit pas à nos jeunes confrères qui débutent que ce qu'ils vont écrire, ce qu'ils vont faire, l'image qu'ils vont donner ou essayer de donner du sport, c'est capital pour tout le monde. Donc, ils ont une responsabilité. On veut aussi diminuer leur influence, j'ai toujours entendu « heureusement qu'il y a le sport, sinon tu ne serais pas journaliste. On pourrait être journaliste dans un autre domaine, mais s'il n'y avait pas les journalistes, vous ne seriez pas non plus champion. Si on ne racontait pas que vous faites des exploits, il n'y aurait pas d'exploits ». Tout cela, j'aimerais qu'on le dise aussi simplement aux jeunes journalistes afin qu'ils se rendent compte que, d'emblée, ils ont une responsabilité. Ce n'est pas gratuit, ce n'est pas une « planque » d'être journaliste. On est tout le temps journaliste, à partir du matin quand on se lève et jusqu'au soir quand on se couche, on a des réactions de journaliste, c'est une responsabilité constante, ce qui n'est pas drôle pour la famille – je le conçois – car vous l'intoxiquez un peu là-dessus, vous n'êtes pas toujours disponible pour elle car vous avez toujours un événement, le choix d'un titre, etc. Le choix du titre dans un journal est capital. Quelle responsabilité !

SEBASTIEN FLEURRIEL : Vous dites avoir un regard attentif aux journalistes de province, mais en même temps on sait bien qu'ils sont dans un rapport de domination sans doute encore plus fort.

JACQUES MARCHAND : Oui, plus fort qu'ailleurs, mais aussi plus localisé, ils ont un rapport de force sur un domaine qui est bien délimité pour eux, ils savent où ils mettent les pieds quand même. Le journaliste de province est plus intime avec les gens à qui il s'adresse, donc il doit être d'autant plus vigilant. Il y a tout un chapitre dans mon bouquin²¹ sur ce sujet, sur le journaliste de club, ce que l'on appelle « le journaliste de région », dont le destin et la carrière d'ailleurs dépendent souvent de la carrière sportive du club phare de la région, donc un destin professionnel qui va être fonction des clubs phares de la région. S'il sort de la région, il devient un journaliste national ; s'il sort de la nation et qu'il part à l'étranger, il devient un journaliste international. Certains d'ailleurs sont sortis de leur condition de journaliste local ou régional, parce qu'ils ont envoyé un papier à *L'Equipe*, parce qu'ils étaient correspondants et que *L'Equipe* profitait du fait que leur équipe régionale allait à l'étranger pour leur demander des papiers. Leur destin leur a permis de monter un peu à cause de cela, c'est vrai en basket et en d'autres sports. Beaucoup de mes confrères de *L'Equipe* ont une origine régionale, ce qui est bien d'ailleurs. C'est donc vrai que le journaliste a une responsabilité particulière, mais il ne faut pas voir que le côté négatif car il a, lui aussi, un rôle beaucoup plus important qu'il ne le croit. Se figurer que l'éducation sportive se fait uniquement à travers *L'Equipe* est faux ; *L'Equipe* n'est absolument pas un journal éducateur. Je crois beaucoup plus à la qualité d'éducateur de la presse régionale que de la

²¹ 2011, *Responsables. Déontologie pratique et vécue du journalisme de sport*, Biarritz, Atlantica.

presse nationale, parce qu'elle touche d'abord une clientèle beaucoup plus jeune et une clientèle en formation, en formation d'idées, c'est-à-dire au moment où le jeune va se fixer sur certains concepts et il va, avant de devenir lecteur de *L'Equipe*, on est lecteur de *L'Equipe* quand on a accédé à un certain niveau de connaissances dans le sport mais avant on se réfère à son journal régional. Donc, c'est important, c'est l'école communale.

SEBASTIEN FLEURIEL : Vous parlez beaucoup, notamment dans votre livre sur Marcel Cerdan²², de vos relations d'amitié. Pour être journaliste, vous parlez beaucoup d'autonomie, est-ce basé sur l'affectif ? Je trouve que cette relation-là, est elle-même assez compliquée.

JACQUES MARCHAND : On ne peut pas complètement éliminer l'affectif. C'est là où une éthique est nécessaire ; je ne parle pas de déontologie qui est, pour moi, quelque chose de général, qui est une règle pour toute la profession et que l'on doit tous appliquer. En ce qui concerne l'éthique, chacun d'entre nous a son éthique personnelle, qui est due à son éducation, à sa formation. J'ai raconté ma vie qui m'a donné mon idée du sport, ce n'est pas la même que celle de mon voisin et de mon confrère. Chacun a une éthique, chacun se fixe une règle et, justement, là, les rapports avec les champions, avec les grands sportifs, sont une question d'éthique, c'est-à-dire que chacun d'entre nous doit se fixer une règle et doit s'y tenir, sans se faire balloter par les événements. L'histoire que je raconte avec Marcel Cerdan a été l'une de mes premières expériences, c'est vrai, et m'a permis de dire « dorénavant, pour éviter certains écueils, il faut prendre telle ou telle position », c'est-à-dire bien dire à l'athlète qu'il y a des limites dans les relations. On peut avoir de bonnes relations, on peut être très bons copains, j'ai encore d'ailleurs de très bons copains dans le cyclisme, des gens pour lesquels j'ai beaucoup d'amitié, mais eux savaient qu'il y avait une limite et que, passée cette limite, j'étais journaliste et je n'étais plus l'ami. On est journaliste avant tout, donc à partir du moment où l'on est journaliste, il faut assumer, mais il faut prévenir son interlocuteur, en lui disant « il y a des choses que je ne peux pas escamoter parce que je suis ton ami ». Au-dessus de nous, il y a le lecteur et il a droit à une vérité. Avec Marcel Cerdan, j'avais entendu parlé des histoires d'Edith Piaf, que je savais depuis pas mal de temps, j'étais allé chez lui à Casablanca, ce que je raconte dans mon livre, il croyait que je le savais alors que je ne le savais pas, je lui ai dit que je n'en parlerais pas tant que cela n'aurait pas d'influence sur la carrière, tant que cela n'atteindrait pas le boxeur. Il peut arriver un moment où la vie privée est l'explication d'une déficience du champion. Donc, à ce moment-là, si vous êtes journaliste et si vous devez la vérité à votre public, vous devez y faire au moins allusion, sans en faire un drame, sans l'exploiter. Donc, on arrive inévitablement à des moments de grande subtilité et il est difficile de passer d'un côté, ou de passer de l'autre. [...] Parce que, effectivement, on ne peut pas être journaliste de sport, si on n'est pas du milieu sportif. J'ai connu des journalistes qui ont voulu faire du sport et qui n'avaient pas l'esprit du sport. C'est un monde qu'ils ne comprenaient pas, ils n'y restaient d'ailleurs pas car ils étaient rejetés. On ne s'en aperçoit pas mais une sélection s'opère avec le sport ; si un journaliste n'est pas admis par le milieu, il ne peut pas tenir. A un moment donné, il se trouve rejeté de la communauté. Donc, qu'on le veuille ou non, on doit faire partie de la famille. Faire partie de la famille, c'est accepter certaines concessions, c'est accepter de discuter avec les uns, avec les autres, de discuter avec les athlètes. On peut faire toutes les concessions que l'on veut, sauf de trahir son lecteur. A partir du moment où vous promettez de ne pas dire quelque chose et que le lecteur doit savoir, non pas parce que c'est un fait mais parce que cela explique quelque chose, une évolution, une défaite, une victoire. Il y a des éléments que vous devez à vos lecteurs parce que c'est l'explication de ce que vous avez justement à leur décrire, à leur expliquer, à leur démontrer. Il ne faut pas sacrifier ce qui est votre matière première par des attaches avec le milieu sportif. J'ai toujours dit à mes élèves, et je continue à leur dire, « il ne faut jamais promettre à quelqu'un de ne pas dire ou dire quelque chose ». Si vous

²² 2006, *Marcel Cerdan*, Paris, Prolongations

voulez que quelque chose ne soit pas répétée, il ne faut pas le dire à un journaliste. C'est surtout au basket que j'ai connu cela, à l'époque, le dirigeant du club invitait les journalistes à boire un verre après le match, et il cherchait toujours à les influencer, c'était son rôle. Et des gens me disaient « tu sais, le manager ne l'aime pas mais, surtout, tu ne le répètes pas ». Alors, là, j'étais impitoyable et je disais « écoutez, vous m'invitez à prendre un verre, vous n'invitez personne d'autre qu'un journaliste, vous nous dites quelque chose et vous nous demandez de ne pas le répéter, alors que notre métier est justement de répéter ce que vous nous dites. Alors, non, je ne marche pas, peut-être que je n'en parlerai pas, c'est possible, mais si j'ai besoin d'en parler je le ferai ». Et il ne faut surtout pas dire à quelqu'un « non, je n'en parlerai pas » et en parler quand même. Il y a des petites choses qui sont pratiques, et c'est cela à mon avis l'éthique personnelle du journaliste, mais il faut absolument se l'imposer et s'y tenir, sinon votre réputation va s'en ressentir. Quelqu'un qui fait des « croche-pieds », n'est pas pardonné dans notre métier. La réputation interne d'un sport est terrible pour les journalistes. Il faut tendre à être irréprochable. A partir du moment où vous êtes irréprochable, vous pouvez être très critiques. En étant critiques, on va vous en vouloir sûrement mais, finalement, on vous respectera quand même.

« Je constate que l'on n'a plus de bons commentateurs parce qu'ils sont sous la coupe du consultant... »

SEBASTIEN FLEURIEL : En ce qui concerne les évolutions principales du métier, quelles sont-elles ?

JACQUES MARCHAND : Pourquoi a-t-on autant actuellement, dans les radios, les télévisions, et même dans la presse écrite, même si le mouvement est beaucoup plus modéré, cette invasion des consultants ? On n'a jamais expliqué aux journalistes pourquoi il y avait cette invasion des consultants. Il y a bien sûr les patrons qui exploitent des noms, des questions commerciales, tout cela joue, mais il y a aussi la profession qui a sa propre responsabilité. Si, à une certaine époque, le journalisme de sport lui-même avait un peu étudié le problème, et avait vu qu'il y avait une évolution qui faisait que le journaliste n'était plus ce qu'il était avant, toute cette génération qui était la mienne d'ailleurs, nous étions un peu moins superficiels que nos prédécesseurs. Donc, on a déjà amélioré le métier, on l'a fait plus sérieusement, d'une façon plus professionnelle que nos prédécesseurs, mais il fallait continuer, accentuer. Car on voyait arriver ce qui arrive maintenant, on voyait que notre spécialité allait devoir devenir beaucoup plus technique. Notre génération, les grandes plumes, les belles plumes, étaient des gens qui avaient du talent. Essayer d'expliquer les choses le plus clairement possible, avec le talent en plus ce n'était que mieux, mais on ne nous demandait pas des explications techniques comme on en demande aujourd'hui. J'ai vu venir cette évolution et c'est pour cela, à une certaine époque, que j'ai fait campagne pour que l'on organise dans les écoles, des stages de spécialisation, non pas pour les jeunes, mais pour les journalistes qui étaient dans les journaux, des stages d'entretien des connaissances. Cela s'appelait comme ça à l'époque. Pourquoi ces stages ? Parce qu'il y avait des évolutions dans les techniques, dans les règlements. J'ai vu de grands confrères, des grandes plumes qui, dix ans après, ne s'étaient pas aperçus que le règlement dont ils parlaient avait changé. C'est arrivé en boxe, c'est arrivé dans le football où les règles ont changé et le grand journaliste ne s'en était pas aperçu. Donc, on a vu arriver une évolution technique du sport, que le sport allait de plus en plus exiger une explication technique et nous, journalistes, nous n'étions pas armés pour cela. Nous n'avions pas été assez formés pour cela. Il nous fallait donc réagir, il fallait nous organiser pour faire notre propre éducation technique et que, si on ne la faisait pas, ce seraient les athlètes eux-mêmes qui raconteraient. Et nous en sommes arrivés là. Donc, dans la situation actuelle, il y a notre part, à nous, de grosse responsabilité et il aurait fallu que l'on accélère nous-mêmes l'éducation de notre propre spécialité, que l'on devienne un peu plus techniques, un peu moins raconter et un peu plus expliquer.

Et maintenant on s'aperçoit que l'on sait toujours raconter, mais quand il faut expliquer on va chercher quelqu'un ailleurs. Et comme cet « ailleurs » a un nom beaucoup plus prestigieux que le journalisme le plus souvent, ce qui éteint le journalisme, et le type qui est là ne se contente pas d'expliquer, il finit par raconter lui aussi en prenant le dessus sur le journalisme et fait passer le journaliste « pour un con », c'est aussi simple que ça. La plupart du temps, c'est ainsi que cela se termine. Nous sommes donc fautifs de ne pas l'avoir prévu. Il ne faut pas nous en prendre seulement à l'évolution et se dire que nous n'avons peut-être pas fait ce qu'il fallait pour faire face à une évolution qui était inévitable, et dans l'air du temps. [...] Moi, j'ai demandé, à ce qu'il y ait un règlement, une définition du consultant. Que celui-ci vienne parler au nom de son sponsor ou au nom de sa fédération, je suis tout à fait d'accord ; mais qu'il ne prenne pas une fonction qui n'est pas la sienne. Je prends par exemple le journaliste de judo ou d'escrime, qui sont des sports dont on ne parlait pas tellement et qui ont quand même des conditions extrêmement difficiles. Qu'on fasse venir un ancien champion pour donner une explication technique à l'événement sportif, je dis bravo, le journaliste à ce moment-là se complaît, il est honnête avec son lecteur ou son auditeur, il lui donne un apport technique qu'il n'est pas capable d'apporter, il fait donc bien son boulot. Mais que l'on n'en profite pas pour prendre des noms qui éclaboussent et faire des leçons de morale comme on en a entendues sur les ondes, que ce soit à la télévision ou à la radio, cela devient incohérent et cela balaie une profession. Les jeunes ne peuvent pas sortir dans ces conditions-là. J'observe de près à la télévision certaines retransmissions en football et je constate que l'on n'a plus de bons commentateurs de football parce qu'ils sont sous la coupe du consultant qui est là, et ils ne peuvent pas aller à son encontre. Ils attendent que le consultant ait pris une position pour, eux-mêmes, prendre une position. Tout cela est tout à fait déplorable pour l'évolution du métier.

SEBASTIEN FLEURRIEL : Je voudrais pour terminer savoir quels sont les événements marquants que vous avez retenus sur votre carrière de journaliste, à titre personnel et professionnel.

JACQUES MARCHAND : Ce qui m'a beaucoup marqué, c'était ma jeunesse, je rêvais de cela depuis que j'étais môme, c'était le Tour de France bien sûr. J'y ai participé « à l'arraché » parce que je n'étais pas dans le cyclisme à cette époque-là. J'ai usé d'un stratagème, qui était dans ma logique professionnelle à moi d'ailleurs, quand le Tour de France est arrivé, c'était l'époque quand même où l'on passait les papiers par téléphone, il faut voir les évolutions techniques aussi. Comme on travaillait pour des journaux du soir, il fallait téléphoner en cours de route, donc il nous fallait au moins deux ou trois téléphonistes par journal, qui s'arrêtaient sur le bord de la route et qui téléphonaient les papiers des uns et des autres. J'étais entré à ce moment-là à *Sports* pour la rubrique boxe et au moment où est arrivé le Tour de France, la direction nous a dit « il faut que l'on recrute des téléphonistes ». Il pensait déjà à des camarades que cela intéresserait et, moi, je suis parti d'un principe purement professionnel, j'ai dit non. En effet, les camarades en question ne sont pas journalistes et le « téléphonage » est quelque chose qui appartient aux journalistes. Téléphoner un papier, premièrement cela fait partie du métier, deuxièmement c'est essentiel car si vous téléphonez mal un papier, il est mal pris par le sténo, il est mal imprimé, ce n'est pas du bon boulot. Ensuite, un papier, cela se dicte et seul un journaliste qui rédige lui-même un papier sait comment on dicte un papier, comment on dicte son papier ou celui de ses copains. C'est donc un métier de professionnel, il faut que ce soit fait par un professionnel. Il faudra que le téléphoniste soit un journaliste. J'ai donc répondu à la direction « ce que vous allez faire, c'est prendre des jeunes qui ont moins de travail dans leur rubrique en ce moment. Moi, par exemple, qui suis à la boxe, je suis libre parce qu'il n'y a plus de boxe au mois de juillet, je peux très bien faire le travail de téléphoniste. Mon camarade, qui fait le basket, sera libre ». J'ai donc embarqué des téléphonistes qui étaient des journalistes. Je voulais faire le Tour de France, j'ai réussi. Alors, évidemment, étant téléphoniste et journaliste, on m'a demandé de faire un papier, je me suis donc mis très rapidement à écrire. Je téléphonais donc mes papiers et ceux des autres. J'en ai vraiment tiré des

leçons formidables. Dicter, c'est un métier, cela s'apprend. Je me suis trouvé embarqué comme cela et ce qui était formidable, c'était que l'on était obligé de tout faire sur la moto. Ce qui était terrible, c'est que nous avions beaucoup d'attente, et qu'ensuite il fallait courir sur la route pour rattraper la course, c'était vraiment très « casse-gueule ». Je me suis souvent retrouvé à l'hôpital, ce qui me paraissait tout à fait logique à l'époque parce que l'on affrontait souvent le danger. Là encore, c'était prendre le métier à bras le corps, il ne faut pas laisser le métier à d'autres, il faut l'assumer parce qu'on l'a choisi. Qu'on prenne encore une fois quelqu'un de qualifié, qu'on appelle consultant, oui, mais qu'on le fasse dans des conditions décentes, et dans l'intérêt de l'auditeur ou du lecteur. Il faut fixer les règles : « c'est intéressant si vous nous apportez telle ou telle chose, si vous êtes bien cantonnés à parler d'un sujet que nous, on ne peut pas aborder parce qu'on le connaît moins, et puis avec des règles ». Il faut être là pour faire la propagande de telle ou telle chose.

Agé de 90 ans, Jacques Marchand est aujourd'hui président honoraire des groupements qu'il a représentés au cours de sa carrière et poursuit activement sa lutte pour une meilleure reconnaissance des journalistes de sport et de leur travail. Il vient à ce titre de publier « Responsable. Déontologie pratique et vécue du journalisme de sport » (Atlantica, 2011).

Annexe 1 : Repères biographiques de Jacques Marchand (né le 25 février 1921 à Paris)

1941	Baccalauréat de philosophie
1942	Commence une première année à l'école dentaire
1942	Débute à <i>l'Echo des Sports</i>
1946	Débute au quotidien <i>Sports</i>
1948	Mariage
1954	Engagé à <i>L'Equipe</i> comme chef de la rubrique cyclisme
1955	Délégué syndical (Syndicat national des journalistes) à <i>L'Equipe</i>
1958	Membre cofondateur de l'Union Syndicale des journalistes sportifs de France (USJSF)
1961-84	Organisateur du Tour de l'Avenir
1965-84	Secrétaire général de la section « courses amateurs » de l'Association internationale des organisateurs de courses cyclistes
1970	Rédacteur en chef chargé du secteur cyclisme, boxe, basket, hand, volley.
1971-81	Secrétaire général de l'USJSF
1975	Initiateur de la filière de formation en journalisme et communication « Sport-Com » dispensée par le CFJ et l'Insep
1976	Conseiller pour la fondation de l'hebdomadaire <i>Sport Magazine</i>
1977	Chef du service des sports au <i>Matin de Paris</i>
1981-1986	Président de l'USJSF
1979-82	Membre du conseil d'administration, puis du bureau, vice-président, président du centre de formation et de perfectionnement des journalistes (CFPJ)
1990-2000	Animateur et formateur pour l'Association Internationale de la Presse Sportive (AIPS)
1996-2001	Président de l'Association des Journalistes Sportifs (AJS)
2011	Président honoraire de l'USJSF, président d'honneur de la formation « Sport-Com », président honoraire de l'AJS

Annexe 2 : Bibliographie de Jacques Marchand

- 1963, *Le cyclisme*, Paris, La Table Ronde.
- 1967, *Pour ou Contre le Tour*, Paris, Berger-Levrault.
- 1976, *Histoire du sport pour tous*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.
- 1977, (avec Georges Carpentier), *Mes 80 rounds*, Paris, Olivier Orban.
- 1986, *Formation des journalistes de sport*, Unesco.
- 1999, *Les défricheurs de la presse sportive*, Biarritz, Atlantica.
- 2002, *Jacques Goddet, journaliste d'abord*, Biarritz, Atlantica.
- 2003, *Les patrons du Tour*, Biarritz, Atlantica.

2004, *Journalistes de sport*, Biarritz, Atlantica.

2006, *Marcel Cerdan*, Paris, Prolongations.

2007, *Anquetil le Rebelle*, Paris, Prolongations.

2008, *Vélodrame*, Paris, Calmann-Lévy.

2011, *Responsables. Déontologie pratique et vécue du journalisme de sport*, Biarritz, Atlantica.